

# Nuevo Mundo Mundos Nuevos

Coloquios, 2004

Rosalina Estrada Urroz

## Les espaces du conflit : du patio de vecindad à la taverne. Puebla, du porfiriat à la Révolution

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Referencia electrónica

Rosalina Estrada Urroz, « Les espaces du conflit : du patio de vecindad à la taverne. Puebla, du porfiriat à la Révolution », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Coloquios, 2004, Puesto en línea el 04 février 2005. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index234.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : EHESS

<http://nuevomundo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://nuevomundo.revues.org/index234.html>

Document généré automatiquement le 30 septembre 2009.

© Tous droits réservés

Rosalina Estrada Urroz

## Les espaces du conflit : du patio de vecindad à la taverne. Puebla, du porfiriat à la Révolution

- 1 Par-dessous le monde visible et ordonné se trouve la violence des sentiments et des actions: violence entre hommes, violence entre femmes, et violence entre hommes et femmes. Les hommes utilisent le poing et la machette, les femmes sont battues et se défendent. Les raisons en sont multiples, depuis la défense de l'honneur jusqu'à la dispute pour la femme ou l'homme aimé. Les motifs invoqués sont la jalousie et la possession. L'espace de la *vecindad*<sup>1</sup> se transforme en ring. Le bordel, la cantine et la rue sont les lieux privilégiés de la dispute et du règlement de comptes. Les registres de l'hôpital San Pedro des années 1823, 1833 et 1853 font état de curieuses statistiques concernant la cause des décès: les "tuées", c'est-à-dire les femmes assassinées. Lésions et contusions apparaissent sans cesse, touchant n'importe quelle partie du corps. Pierre, couteau et machette sont les armes qui les ont conduites à l'hôpital ou au cimetière.
- 2 Si c'est un lieu commun d'affirmer que le concept de "dégénération" acquit un grand poids au cours du porfiriat et de la Révolution, il importe de signaler que ce concept est associé aux délassements et aux loisirs des classes populaires. Moralité et dégradation se conjuguent afin de qualifier les classes dangereuses, parmi lesquelles figurent les femmes exerçant le métier de la prostitution. Ces femmes de la rue ne sont pas seulement les filles de joie, mais toutes ces femmes, qu'elles soient serveuses de pulque ou qu'elles exercent divers autres métiers, qui ont osé franchir le seuil de la *cantina*<sup>2</sup>, de la taverne ou de la *pulquería*<sup>3</sup> et qui, de ce simple fait, ont perdu leur honneur ainsi que leur condition d'honnêteté et de discrétion.

### Les dangers de la taverne

- 3 Les effets pernicioux de la taverne ne concernent pas seulement les femmes, mais également les hommes, sur lesquels elle exerce un "immense pouvoir diabolique", car elle "consomme les énergies physiques et morales, porte atteinte aux éléments vitaux, détruit les bons sentiments, anéantit les intentions les plus élevées, abrutit, déchire la vie, l'honneur, la décence, l'amitié"<sup>4</sup>. La taverne est considérée comme le "repaire des pécheurs" et des "fripouilles", comme un "nid de péchés mortels" où "il n'y a rien de propre, mais où se réunissent des tas de gens aussi sales au-dehors qu'au-dedans"<sup>5</sup>. La taverne est définie comme le plus terrible fléau des villages et des villes, "liant les hommes au poteau du péché pour en faire des esclaves du démon"<sup>6</sup>.
- 4 Franchir le seuil de cet espace signifie pour les femmes l'abjection la plus terrible, ainsi que la perte de toute pudeur. C'est un acte qui encourage la violence, c'est la transgression ultime de la frontière des sexes<sup>7</sup>. L'agressivité féminine est qualifiée d'animale, tandis que celle de l'homme est censée répondre à sa propre nature. Ce n'est pas une bestialité propre à la femme en général, mais qui dépend également de la couche sociale à laquelle appartiennent les acteurs. En ce qui concerne la consommation d'alcool, celle-ci fait l'objet d'une appréciation différente selon le genre: "Qu'il est horrible et dégoûtant, l'homme lorsqu'il est ivre!... Qu'il est gauche dans ses mouvements, vil dans ses actions, maladroit dans ses idées, stupide et grossier dans ses paroles! Tout en lui n'est que dégradation; mais plus horrible, plus dégradante, plus répugnante, plus avilie et couverte d'opprobre est la femme lorsqu'elle est ivre"<sup>8</sup>. De là à pousser à la limite la caractérisation de l'ivresse chez la femme, il n'y a qu'un pas:

[...] en quelque état d'ivresse que ce soit, en raison de la sensibilité même de son système nerveux et de la délicatesse de son imagination, elle souffre d'exaltations et d'extravagances terribles [...] entraînée par le tourbillon trompeusement délectable de l'ivresse, elle profane les nobles affects de son âme, renie sa mission d'amour et, rompant les voiles de la pudeur et de la décence, de la dignité et des convenances, ... elle descend du piédestal de la dame respectable pour tomber dans la cloaque de la femme de mauvaise vie la plus vulgaire<sup>9</sup>.

5 C'est cette femme d'une "abominable beauté" que nous retrouvons aussi bien dans les archives judiciaires que dans les faits divers, deux types de documents qui, bien que répondant à des objectifs distincts, ne diffèrent guère quant à leurs stratégies narratives: dans tous deux, les témoins apparaissent avec leurs propres paroles, se défendant et attaquant à la suite de la violence quotidienne, et s'efforçant ainsi de récupérer l'honneur perdu.

6 Mais ce n'est pas seulement à la femme cliente de la *cantina* que la société civile et les autorités prêtent attention; car il s'agit également d'éviter les scandales que suscite la présence des femmes propriétaires ou employées de ces établissements, des scandales que provoquent les "buveurs avec leurs jalousies d'ivrognes, en raison des préférences que leur manifestent les nymphes serveuses de pulque". Ainsi, il est fait interdiction aux femmes de surveiller leurs propres établissements, d'autant plus qu'aux yeux des moralistes, elles n'en ont nul besoin: "Nous ne croyons pas que ces femmes soient si pauvres qu'elles ne puissent engager un employé ou se consacrer à autre chose"<sup>10</sup>. Ce n'est qu'en 1912 qu'un arrêté municipal interdit la présence de femmes dans les débits de pulque, "afin d'éviter des abus"<sup>11</sup>.

7 Le portrait qui est tracé de ce monde nous révèle la quotidienneté de la *cantina* ainsi que la présence des enfants qui, dès le plus bas âge, sont initiés à la consommation d'alcool:

8 Dix heures du matin. Dans un coin sont entassés un, deux, trois, quatre seaux encore sales et malodorants. Au pied du comptoir et sur celui-ci, des tonneaux qui n'ont jamais laissé voir ce qu'ils cachent. Aux murs, des chromos aux couleurs criardes représentant des idylles, des portraits de femmes montrant les morbides appâts de leurs corps, des charges à la baïonnette, des scènes taurines; vers le fond, alignées sur de grossières étagères en bois et bordées d'une foule de petits papiers de couleurs, des tasses et des assiettes de Chine ornées de fleurs extravagantes ou portant des "dédicaces", des verres bleus, jaunes, rouges, lisses ou travaillés; des verres sur lesquels la lumière glisse ou vient se rompre dans un faisceau de prismes.

9 Derrière le comptoir, le *pulquero*, le patron de la taverne, empoisonneur ventru portant une bande de toile cramoisie à la ceinture, aux mains capables de saisir jusqu'à quatre mesures en même temps, de les plonger dans le tonneau, mais sans en faire couler une seule goutte. C'est l'homme qui donne à boire à cette tourbe qui va d'un coin de rue à l'autre et de gargote en gargote, rendant hommage au seul saint de son calendrier: le saint lundi, qui apporte ses tempêtes, ses bourrasques, ses ouragans qui se déchaînent pour dévaster les champs, faucher les moissons, anéantir les fruits du travail et du bien dans cet immense champ de la vie.

Que n'ai-je entendu de la bouche de cet homme grossièrement constitué, de ce spécimen, de cet exemplaire bien plus aimé dans les quartiers que le maître d'école et bien plus respecté qu'un gendarme!

- Il boit déjà, le gamin?

- Ce n'est pas pour rien que je suis sa mère, pour qu'il apprenne dès maintenant à boire ce que boivent les femelles<sup>12</sup>.

10 Le souci de civiliser la ville et de la maintenir en ordre se manifeste à travers les divers instruments qui réglementent la vente et la consommation des boissons enivrantes. Selon le Règlement des *Pulquerías* et Débits de Boissons Alcoolisées de l'année 1881, l'ivresse est interdite dans les lieux publics<sup>13</sup>. En outre, l'horaire de ces établissements est réglementé: de l'ouverture des autres commerces jusqu'aux prières du soir. De même, les réunions en dehors du local sont interdites. Le Règlement de 1887 impose des exigences plus explicites et fait également preuve d'une volonté de surveillance: ces établissements doivent maintenir

leurs portes ouvertes la journée et demeurer éclairés le soir jusqu'à huit heures, heure à laquelle ils sont tenus de fermer<sup>14</sup>. En 1901, Ramón Portilla, conseiller municipal de Puebla, rédige une pétition concernant la vente de pulque, affirmant que dans toutes les nations civilisées l'ivrogne est considéré comme un criminel et puni avec la sévérité qu'il mérite lorsqu'il commet un délit. Malgré toutes les campagnes qui dénoncent les effets funestes de l'alcool, remarque-t-il, aucune mesure prohibitive n'a encore été prise, et bien que diverses méthodes aient été mises à l'essai dans le pays, aucune n'a donné de résultats. Il attire tout particulièrement l'attention sur le panorama qu'offrent les dimanches et les jours fériés, surtout l'après-midi et le soir. Les tavernes fonctionnent essentiellement grâce à une affluence d'ouvriers qui donnent le mauvais exemple à leurs enfants. Il propose d'encourager des distractions plus saines et de lancer une campagne de moralisation, suggérant que les *pulquerías* ferment à six heures de l'après-midi, et à une heure de l'après-midi les dimanches et les jours des fêtes religieuses et civiles<sup>15</sup>.

## La défense de l'honneur

- 11 Les réactions des couches populaires ne sont pas conditionnées par les manuels d'urbanité ni par les règles de la bienséance. Les motifs de fierté sont loin d'être constitués par les biens matériels, le fait de savoir jouer du piano ou d'avoir de bonnes manières. L'honneur est lié à des comportements jamais imaginés. La dispute pour l'homme aimé réapparaît sans cesse dans les événements de la vie quotidienne, entraînant souvent de graves conséquences pour celle qui défend son amour: la prison ou l'hôpital. Pour les hommes, la jalousie de leur maîtresse ou de leur amie est un motif de fierté; mais quoi qu'il en soit, leur honneur réside dans la vertu des femmes de leur famille<sup>16</sup>.
- 12 Les faits sanglants ne sont pas fictifs, ils révèlent cette partie abjecte tout en exprimant des valeurs. C'est ainsi que sont préservés la dignité familiale et l'honneur. L'agressivité de la vie quotidienne revêt des formes variées et la famille, loin de se construire de manière endogène, est le point de rencontre de parents et d'enfants, de parâtres et de marâtres, voire de beaux-fils et de belles-filles, entourés d'amis et d'ennemis, de voisins et de voisines; l'intervention de l'autre est une pratique incessante. Les rapports qui se tissent au sein de cet espace ne sont pas simples, les mères défendent leurs filles du parâtre et ne le laissent pas outrepasser ses responsabilités. Dans cette combinaison d'amour, de jalousies et d'envies, les hommes et les femmes construisent un monde plein de disputes et de brouilles, qui coïncide avec les réjouissances, la fête, le jeu et les rires. Qui sont ces hommes et ces femmes qui sont interdits de séjour au centre-ville et qui peuplent les faubourgs? Il s'agit pour la plupart de confiseurs, de maçons, de menuisiers, de cordonniers, de tailleurs de pierre, d'amidonniers, de portefaix, de carrossiers, de journaliers, de potiers, de tisserands, de maraîchers - autant de métiers correspondant à un pays en cours d'industrialisation, dans lequel les artisans possèdent encore un grand poids. Quant aux femmes, aucun métier ne leur est attribué.
- 13 La rixe, du porfiriat à la Révolution, semble posséder des caractéristiques similaires, bien que l'on observe un certain changement au niveau du discours civilisateur des gouvernants et des moralistes, qui s'exprime au travers de paroles, de lois et de décrets. La Révolution mexicaine semble s'efforcer de racheter les misérables, un rachat fondé sur la santé, la bonne conduite, le soin de la race. Il s'agit de donner au pays des hommes sains et vigoureux, destinés à une société en cours de modernisation.
- 14 Les journaux du porfiriat insistent sur le fait que la criminalité est un phénomène qui va sans cesse croissant et dont le grand coupable serait la révolution industrielle, "les coutumes se corrompant facilement par l'agglomération de tant de personnes". Selon le journal *El Amigo de la Verdad*, le processus a eu de graves conséquences pour la société; faisant preuve d'une vision conservatrice, il regrette les "bons vieux temps" et affirme: "mieux vaut une société

- d'hommes vertueux, même s'ils ne connaissent ni les chemins de fer ni l'électricité, pourvu qu'ils s'efforcent de s'acquitter de tous leurs devoirs"<sup>17</sup>.
- 15 Dans les dossiers, on voit se mêler diverses histoires, et la dispute qui de prime abord semble impliquer deux personnes, finit par impliquer toute la famille. Tel est le cas, par exemple, de l'enquête ouverte contre Juan Gómez, pour avoir infligé des lésions à Josefa Ortega. L'amant de Josefa Ortega se fâche avec elle, semble-t-il, parce qu'il ne veut pas que son beau-frère aille leur rendre visite; Josefa insiste pour qu'il entre chez eux, et "ayant perdu la tête il a pris une épée qui était à côté de la table de nuit et il lui en a donné plusieurs coups et il l'a blessée"<sup>18</sup>. Pour sa part, l'amant de 24 ans, carrossier de son état, déclare qu' "étant endormi chez lui, vers quatre heures du matin il a été réveillé par Josefa Ortega qui est venue lui adresser des reproches à cause de potins que lui avait racontés Eulalia Sánchez, et que pour cette raison la Josefa était fâchée et lui a donné un coup de poing sur la figure et l'a griffé à plusieurs reprises; que le déclarant s'est indigné et lui a donné plusieurs coups d'épée"<sup>19</sup>. Malgré ce conflit et l'enquête ouverte contre lui, l'agresseur bénéficie de la liberté sous caution, avec la justification suivante: "Qu'il présente le certificat du Dr. Baltasar Uriarte, apportant la preuve que les lésions infligées à Josefa Ortega ne mettront pas plus de quinze jours à guérir, en vertu de quoi la peine devant lui être appliqué est l'emprisonnement, mais il demande à M. le Juge de bien vouloir lui accorder la liberté sous caution"<sup>20</sup>. Celle-ci lui est accordée et l'affaire est classée. C'est ainsi que les agressions se succèdent les unes aux autres, que la femme passe de l'hôpital à la convalescence, reçoit de nouveau chez elle son agresseur sans qu'il existe un suivi de son comportement, qui bien souvent se répète.
- 16 Les agressions masculines contre les femmes ont de multiples justifications: une scène de jalousie, une sortie sans l'autorisation du mari, des injures reçues, etc. Un regard pénétrant entre congénères peut même suffire à expliquer l'agression. Une enquête est ouverte contre Juan Demetrio Zamora, pour avoir infligé des lésions à María Morales Zamora. Âgé de 31 ans et maraîcher de son état, celui-ci explique "que pour des questions de famille il s'est fâché avec son épouse María Morales et qu'hier soir, exalté par les réponses de son épouse à qui il reprochait de sortir souvent de chez elle sans autorisation, il s'est irrité et il lui a donné deux gifles"<sup>21</sup>. Deux gifles qui, comme il ressort des dossiers, conduisirent la femme agressée à l'hôpital; l'auxiliaire du tribunal certifie que "la déclarante a une blessure à la lèvre inférieure ainsi que sur le dos du nez"<sup>22</sup>.
- 17 L'alcool et les jalousies de famille produisent un mélange explosif. La femme qui porte plainte est incitée à le faire par le gendarme chargé de rétablir l'ordre, mais il est rare qu'elle maintienne ses accusations et elle finit en général par céder à la demande de l'amant ou du mari. L'agression subie par la femme est niée par l'homme. Faux pas et chutes viennent remplacer les véritables causes des lésions, infligées avec des pierres, des bâtons, des couteaux ou des bouteilles.
- 18 Les disputes entre hommes sont inévitablement associées à la consommation de boissons enivrantes. Ayant "perdu la tête", ces hommes réagissent de manière violente lorsqu'ils se font insulter par leurs congénères. Dans sa déclaration relative aux blessures qu'il a reçues, Teófilo López affirme "que comme il était en plein état d'ébriété [...] il ne se rappelle de rien et ne peut rien déclarer, et qu'il ne s'est aperçu de ses blessures qu'une fois à l'hôpital". En réalité, on ignore si le sujet a été agressé ou s'il a fait une chute, et cette ambiguïté entrave la voie à suivre pour mener l'enquête, si bien que l'issue la plus courante se résume en ces termes: "Mettez l'accusé en liberté sous caution"<sup>23</sup>. Dans certains cas, ce sont les "femmes pleines de ruse" qui tirent leurs fils et leurs maris de prison en versant une caution, car ceux-ci, ayant "perdu la tête", ne sont pas en état de déclarer.
- 19 Dans les disputes entre femmes, c'est l'homme qui apparaît comme étant la cause principale de ces querelles, voisins et voisines attestant l'existence de jalousies partagées. Ainsi, Guadalupe Moreno est accusée d'avoir infligé des blessures à María de Jesús González. Cette dernière

déclare que l'accusée est jalouse de la déclarante, parce qu'elle "dit qu'elle entretient une relation avec son mari Herlindo Mendoza; que cet après-midi, alors qu'elle était assise dans le verger de sa maison, Guadalupe est arrivée et, sans rien dire [...] elle l'a frappée au front avec des ciseaux". L'auxiliaire ratifie que l'offensée présente une blessure, apparemment provoquée par une arme contondante, ce qui est d'ailleurs attesté par un témoin oculaire résidant dans le voisinage<sup>24</sup>. Les femmes n'hésitent pas à avouer l'agression, car elles acceptent leur souffrance de femme jalouse et trompée. Ces scènes ne sont pas seulement le fait des concubines ou des épouses: dans l'espace du quartier ou de la *vecindad*, la famille a pour objectif de défendre l'honneur masculin ou féminin. Mères, belles-mères, amies et commères interviennent en cas d'infidélité ou de déshonneur afin de préserver l'honneur familial. Dans le procès intenté contre Petronila Torres pour cause de lésions infligées à María de Jesús Hernández, la responsable de l'agression a lancé une pierre contre la victime, celle-ci ayant osé adresser la parole à son gendre<sup>25</sup>.

20 Pour les années de la Révolution, notre source d'informations a changé: il s'agit désormais de la presse commerciale qui, dans la section des faits divers, décrit les rixes et les agressions parmi les couches populaires. Le journal *La Prensa* représente une source privilégiée à cet égard et, en dépit du sensationnalisme qui commence à se construire au cours de ces années, les notes de ce journal suivent le format de l'enquête, dans le genre de celles dont nous avons rendu compte pour les années du porfiriat. Ce journal fait état d'innombrables cas de disputes qui sont vécues dans ces espaces, des disputes au premier abord invisibles et qui ne se manifestent au grand jour que lorsqu'elles se transforment en faits sanglants.

21 Dans cette presse, la présence de maris jaloux au commissariat apparaît comme un fait courant:

"Jamais les femmes ne manquent d'hommes courageux. La preuve en est que le commissariat de police se remplit souvent de maris jaloux qui rossent leurs femmes de coups de bâton ou qui les poignent. Heureusement, la coutume de marquer le visage est passée, mais ce sont désormais les coups de bâton qui font office de châtement"<sup>26</sup>.

22 Les contusions dont souffrent les femmes sont liées à la jalousie et à la consommation d'alcool, ce dernier figurant souvent parmi les motifs qui expliquent les agressions et les blessures: "Il a frappé sa concubine..." L'événement n'a rien de nouveau, puisque c'est l'éternelle histoire qui se répète: un ivrogne qui, avec toutes les intempérances de l'alcool, rentre tard à la maison et de mauvaise humeur, et qui s'en prend à sa concubine à grand renfort de gifles<sup>27</sup>.

23 Encarnación Flores est invitée par son ami Loreto Navarro à boire du pulque; mais s'étant refusée à continuer à boire, elle est frappée par le sujet en question, à la suite de quoi celui-ci est conduit au commissariat, et celle-là à l'hôpital<sup>28</sup>. Les manifestations de jalousie semblent ne jamais devoir épargner les couches populaires, et c'est entre coups et agressions à l'arme blanche que l'on résout les problèmes: "Son rival lui a donné un coup de couteau au visage". Voici comment *La Prensa* rapporte le cas:

La jalousie, cette éternelle jalousie qui cause et continuera à causer tant de désagréments aux femmes de nos couches sociales les plus basses, parmi lesquelles il y en a qui, afin de laisser une marque sur le visage de leur rivale, ne reculent ni devant le scandale ni devant la police et qui, si c'était nécessaire, ne reculeraient pas même devant le supplice, pourvu que dans le quartier on prononce leur nom avec respect et que les commères louent leur exploit et fassent l'éloge de leur conduite et de leur façon de procéder, pourvu que l'amant admire le courage de cette femme qui, une fois en prison, recevra tous les jours la visite de son amant venu lui laisser un souvenir et qui racontera ensuite son aventure dans la taverne et criera à tue-tête, la voix enrouée de satisfaction: "hier, X... a frappé M..., PARCE QU'ELLE A SENTI DE LA JALOUSIE POUR MOI. Je suis un vaurien, je suis en train de devenir un don Juan"<sup>29</sup>.

24 Tel est le cas, par exemple, de Susana Castillo qui, selon la note du journal, est "... une femelle jalouse":

- 25 Elle ne saurait tolérer que son amant, Aurelio García, n'adresse ne serait-ce qu'un seul mot à une autre femelle, car lorsque cela se produit elle sent que l'univers tout entier s'effondre et elle s'en prend alors à tout le monde.
- 26 Hier, étant allée comme d'habitude faire ses courses afin de préparer la nourriture du ménage, en passant par la rue Belisario Domínguez elle trouva tout à coup sa chère moitié en train de soutenir une conversation animée avec Francisca Pérez, et comme elle avait déjà dans le nez cette Francisca, elle s'en prit à elle en la frappant si fort que sa rivale vit trente-six chandelles. Celle-ci, voyant l'attitude résolue de Susana, se mit à courir, mais la Castillo, non contente du résultat obtenu, s'arma d'une formidable pierre qu'elle lança contre sa rivale en visant si juste qu'elle la frappa en pleine tête, lui infligeant une blessure qui l'obligea à séjourner à l'hôpital.
- 27 Le gendarme de service vint mettre fin à l'affaire en conduisant notre brave femelle au commissariat, d'où elle fut emmenée vers la prison municipale<sup>30</sup>.
- 28 La dispute possède également un autre aspect, la femme étant défendue par l'homme de son cœur. C'est ainsi que vers quatre heures et demi de l'après-midi, Miguel Báez arrivait chez lui, au numéro huit de la seconde rue Belisario Domínguez, afin de s'accorder un peu de repos, lorsqu'il vit un homme en train de proférer des insultes grossières à l'encontre de sa concubine, María Antonieta Ramírez; n'écouter que la voix du devoir, il lui reprocha d'avoir un comportement si étrange; mais l'inconnu, loin d'obtempérer, se tourna vers lui puis, s'étant répandu en invectives, ramassa une pierre avec laquelle il asséna un formidable coup à Báez, lui causant une terrible hémorragie. Sitôt que l'agresseur se rendit compte de son acte, il se prit à courir à toutes jambes à travers les rues, sans que l'on parvînt à l'arrêter<sup>31</sup>.
- 29 Il s'agit là d'une situation momentanée, dans laquelle la femme, en accusant son amant, son époux ou son agresseur, transgresse les règles du jeu. Un fois passé le moment du conflit, tandis que les blessures se cicatrisent, on en revient à la situation antérieure. La vie quotidienne reprend son cours, imprégnée d'alcool, d'insultes et de coups. La violence physique et la violence verbale assurent la domination symbolique et physique du sexe masculin. Cette domination ne s'exerce pas seulement dans les rapports de couple et dans les espaces qui lui sont propres: la taverne, la *vecindad* ou le bordel. Le discours moraliste, légal et médical reproduit lui aussi ce rapport de subordination de la femme, lui interdisant ce qui est permis à l'homme. Dans sa bouche les mots sont plus obscènes, ses mouvements plus dépravés, et lorsqu'elle boit elle devient "horripilante". Comme le dirait Roumagnac, "ce qui est licite pour l'homme est illicite pour la femme, et dans un délit qui peut être consommé autant par celle-ci que par celui-ci et pour l'accomplissement duquel doivent concourir et concourent en fait les volontés de tous deux, elle, et elle seule, est la coupable"<sup>32</sup>.
- 30 Les femmes fatiguées qui fréquentent la *cantina* en tirent un certain plaisir: exhiber leurs corps et s'exposer à la séduction, voilà un penchant pervers qui, au dire des médecins et des criminologues, est dû à leur constitution, car "elles ont ça dans le sang". Le journal *El Amigo de la Verdad* donne, en 1908, la description que voici des conséquences qu'entraînent les rixes:
- ... À force de s'imbiber de vin, elles deviennent parfois si graves qu'il faut les résoudre à l'aide de couteaux. La chose devient alors sérieuse: le tavernier – non sans s'être fait payer auparavant – pousse alors les consommateurs vers la porte pour que, s'ils en viennent à se tuer, ils le fassent dans la rue; et pour que la garde civile ou les gendarmes se chargent de recueillir les produits de la dispute, soit sur un brancard qui est conduit à l'hôpital ou au cimetière, soit en les mettant aux fers afin de les emmener aux travaux forcés pour le reste de leurs jours<sup>33</sup>.
- 31 Comme nous l'avons déjà mentionné, le crime et l'alcool sont étroitement liés. D'innombrables dossiers contenus dans les archives judiciaires attestent la réalité de cette problématique. Parmi les arguments avancés à la décharge de l'agresseur figure le fait que celui-ci ait eu la raison troublée, ce qui atténue sa culpabilité. Néanmoins, les choses cessent d'être aussi claires lorsqu'il s'agit d'appliquer le code pénal. Dans un mémoire présenté à l'Académie Nationale de Médecine, le Dr. Juan Peón del Valle signale les exagérations

auxquelles a donné lieu la tâche de combattre l'alcoolisme au niveau du code pénal, car des lois ont été promulguées qui semblent "nier que l'individu sous l'effet de l'alcool est un malade de l'intelligence", de sorte que celui-ci doit, dans bien des cas, subir les peines de l'individu qui a toute sa raison, car il ne bénéficie pas même de circonstances atténuantes<sup>34</sup>.

## Les chemins de la transgression

- 32 Deux lexiques continuent à demeurer en usage du porfiriat à la Révolution: celui du discours moral et gouvernemental, et celui des qualificatifs utilisés afin de justifier l'agression; en eux se reproduisent des codes moraux forgés parfois dans le passé. Cependant, leur signification diffère aux yeux des uns et des autres. Le coup de couteau au visage peut être soit témoignage de "barbarie", soit preuve d'amour. Lorsque l'agresseur est un homme, la femme pardonne et retire sa plainte en justice, car ses blessures guériront "en une semaine" ou plus. Quand l'homme provoque l'agressivité de la femme, il tire fierté de la jalousie que celle-ci ressent pour lui. La vie de ces hommes et de ces femmes transgresse constamment les règles de la civilisation, le mariage ne fait pas partie de leurs vies, ce sont des concubins et des concubines.
- 33 Les paroles des moralistes sont aussi violentes que les blessures. La différence entre une femme de *vecindad* et une femme de bordel est bien faible. Aux yeux de la société appelée civilisée, toutes deux sont barbares. La liste des qualificatifs servant à les désigner est infinie et obéit aux critères les plus divers, depuis la sexualité jusqu'à la maladie: ces femmes s'adonnent à la débauche et à la luxure, jusqu'au moment où "les roses de leurs joues et les appâts morbides de leur chair disparaissent sous les ravages de la débauche et les abus de tout genre"; alors, "toutes flétries et affaiblies, minées par d'horribles maladies, elles vont exhaler le dernier soupir sur un lit d'hôpital". Ce sont les "femmes flétries", les "initiatrices de l'art", qui se transforment en élégantes filles de joie avec leurs "soies froufroutantes", leurs "broderies d'or et de brillants", celles qui "étourdissent les sens avec les troublants parfums qu'exhale la gamine flétrie et déguenillée d'hier", celles qui ont recours à "l'appât de leurs charmes"<sup>35</sup>. Les qualificatifs ne se limitent pas à la femme qui exerce le métier de la prostitution, mais s'appliquent également à une infinité de citoyens dont le comportement se situerait aux antipodes de ceux que prône une société en cours de modernisation. Pour le journal *La Prensa*, les habitués des cabarets constituent un "amalgame indécent de voleurs, de prostituées, de crapules et de noceurs... Comme chacun le sait, ce genre d'orgies rappelle les bacchanales des temps de Néron et d'Actée, bien que révisées et augmentées d'une certaine dose de prosaïsme"<sup>36</sup>.
- 34 Les femmes tiennent pour se défendre un autre langage, celui des cris et de l'esclandre. À la *cantina* et au bordel elles marquent leurs limites, font valoir leurs droits et s'approprient un territoire qui ne leur appartient pas. Les hommes, pour leur part, utilisent le vocabulaire de l'agression. L'alcool qui leur fait "perdre la tête", fait partie de leur vie quotidienne. Les femmes perfides se situent aux antipodes des femmes vertueuses. Et tandis que le genre masculin est autorisé à avoir toutes sortes d'amourettes et de beuveries, de telles attitudes prennent chez la femme un caractère scandaleux. Le discours moraliste, comme le dirait Foucault, tente d'imposer son pouvoir aux masses non civilisées, s'attache à faire disparaître la violence de la vie urbaine. Cette manière d'envisager les choses aspire à l'éradication de tous les spectacles violents, tels que les corridas.
- 35 Tout au long de ces années d'étude, nous retrouvons cette même combinaison entre le bordel et la taverne. Femme et *cantina* produisent un mélange insupportable aux yeux de la société, celle-ci n'ayant de cesse que de dénoncer les scandales qui se produisent en ces lieux, non seulement en raison des actions "obscènes" qui s'y déroulent, mais également en raison des paroles qui y sont échangées. Les plaintes visent à assainir la société de ces antres qui font tant de mal aux voisins et à l'enfance, surtout si certains d'entre eux sont tout proches d'établissements éducatifs, car il s'y "prononce des mots obscènes proférés par des personnes

ivres et il se produit mille scandales sous les regards de l'enfance qui sort tous les jours de l'Institut Manzo, situé à quelque cinquante mètres de la taverne en question"<sup>37</sup>. Des plaintes de ce genre sont fréquentes et concernent une vaste gamme d'établissements populaires où, si l'on en croit les plaignants, on ne se consacre pas seulement à la boisson, mais aussi à la prostitution:

Nous soussignés, habitants de l'avenue 2 Poniente de cette ville, nous permettons bien humblement par la présente de vous exposer ce qui suit: à savoir que dans la maison marquée du numéro 308 de ladite avenue se trouve un débit de bière et une gargote portant le nom de "La Fama", dans lequel se donnent rendez-vous des individus ayant coutume de faire du tapage jusqu'à une heure avancée de la nuit. La musique et les incessantes disputes qui se produisent en ce lieu empêchent les familles des souscrits de vivre dans la tranquillité, et même de dormir, étant donné que nous avons la malchance de vivre à côté de cet antre de vice...

## En guise de conclusion...

36 Dans ce monde, les émotions ne sont jamais étouffées, hommes et femmes donnent libre cours à leurs passions à travers les gestes de la violence, les manuels d'urbanité n'ont pas pénétré dans leurs vies. Ils se situent en marge de la "société civilisée, puis rachetée" que l'on prétend construire. C'est sous la loupe de la civilisation que sont examinées les classes populaires, et tout comportement qui s'écarte des bonnes mœurs mérite la réprobation de la société civile. La présence de la femme à la *cantina* constitue une transgression des normes sociales, une violation des espaces qui lui sont interdits. La femme de la *vecindad*, la femme du quartier, la voisine et la prostituée, toutes sont mises dans le même sac, accusées de porter atteinte aux bonnes mœurs. Cependant, les péripatéticiennes peuvent faire valoir aux yeux de la société une justification qui les dispense: elles s'attachent à satisfaire les incontrôlables désirs sexuels masculins, poussés soit par la misère, soit par une inclination qui leur est propre. Celles qui ne remplissent pas le rôle qui leur est assigné par la société, qu'il s'agisse de serveuses, d'employées de *pulquerías* ou des prostituées, ont à porter le péché d'une féminité qui transgresse et, par conséquent, se masculinise.

37 Le cinéma mexicain nous présente la cour de la *vecindad* comme le lieu des conflits, où la femme est consacrée ou perd sa réputation, où la moindre amourette est observée par tous les voisins et les voisines, tandis que les enfants se chargent de rapporter ce qui se passe dans la rue. Les lavoirs sont le centre des potins, les escaliers le lieu d'observation. Les voisins s'aiment, se haïssent et épient, comme le dirait Lara y Pardo, "les tendances perverses des femmes qui franchissent le seuil"<sup>38</sup>. Cette femme est en effet tout le contraire du modèle prôné par la société civilisée et bourgeoise, tout le contraire de ce modèle de femme qui, "telle la colombe, est venue au monde pour le nid. C'est, pour ainsi dire, dans le nid humain, dans le foyer, que se trouve le domaine de la femme, c'est là qu'elle exerce toute sa juridiction; c'est là que se situe la sphère de ses importantes et précieuses fonctions"<sup>39</sup>.

---

### Notas

1 *Vecindad*: habitation populaire typique des villes mexicaines, caractérisée par une grande cour centrale autour de laquelle se répartissent les différents logements.

2 *Cantina*: bar ou bistrot populaire au Mexique.

3 *Pulquería*: débit de pulque, boisson fermentée élaborée à partir du suc de certains agaves.

4 *El Amigo de la Verdad*, 22 février 1908.

5 *Ibid.*, 11 juillet 1908.

6 *Ibid.*, 24 février 1912.

7 François Héritier, *Masculin / Féminin*, Odile Jacob, Paris, 2002, p. 84.

8 *La Prensa*, 1<sup>er</sup> novembre 1918.

9 *Ibid.*

- 10 *El Amigo de la Verdad*, 26 août 1905.  
 11 *El Imparcial*, 5 mai 1912.  
 12 *La Prensa*, 4 juin 1919.  
 13 *Boletín Municipal*, tome I, No. 43, 17 septembre 1881.  
 14 *Boletín Municipal*, tome VII, No. 3, 22 janvier 1887.  
 15 Dossier de la pétition du conseiller municipal Ramón Portilla, concernant la vente de pulque. *Boletín Municipal*, tome XXI, No. 20, 3 mai 1901.  
 16 François Héritier, *Masculin / Féminin*, *op. cit.*, p. 85.  
 17 *El Amigo de la Verdad*, 28 février 1908.  
 18 *Archivo Histórico Judicial*, INAH-Puebla, paquet 2, liasse 102, 7 octobre 1890, Tribunal d'instance No. 3.  
 19 *Ibid.*  
 20 *Ibid.*  
 21 *Idem*, paquet 2, liasse 12, 1<sup>er</sup> mars 1890, Tribunal d'instance No. 3.  
 22 *Ibid.*  
 23 *Archivo Histórico Judicial*, INAH-Puebla, paquet 2, liasse 12, 13 septembre 1890, Tribunal d'instance No. 3.  
 24 *Idem*, paquet 2, liasse 86, 5 septembre 1890.  
 25 *Idem*, paquet 2, 16 août 1891.  
 26 *La Prensa*, 25 août 1918.  
 27 *Idem*, 31 août 1918.  
 28 *Idem*, 25 avril 1918.  
 29 *Idem*, 28 avril 1918.  
 30 *La Prensa*, 20 août 1918.  
 31 *La Prensa*, 14 août 1918.  
 32 Carlos Roumagnac, *La prostitución reglamentada, sus inconvenientes, su inutilidad y sus peligros*, Tipografía Económica, 2da. de San Lorenzo, Núm. 12, 1909, p. 17.  
 33 *El Amigo de la Verdad*, 11 juillet 1908.  
 34 *Gaceta Médica de México*, tome V, Mexico, 15 avril 1905, 2e série, No. 8.  
 35 *El Amigo de la Verdad*, 17 mars 1908.  
 36 *La Prensa*, 25 septembre 1919.  
 37 *Archivo del Honorable Ayuntamiento de Puebla*, copies des lettres, tome 311, page 132, 1933.  
 38 Luis Lara y Pardo, *La prostitución en México*, Librería Ch. Bouret, Mexico, 1908.  
 39 *Boletín Municipal*, 25 juillet 1892.

---

### ***Para citar este artículo***

#### Referencia electrónica

Rosalina Estrada Urroz, « Les espaces du conflit : du patio de vecindad à la taverne. Puebla, du porfiriat à la Révolution », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Coloquios, 2004, Puesto en línea el 04 février 2005. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index234.html>

---

### **Rosalina Estrada Urroz**

Institut des Sciences Sociales et Humaines, Université Autonome de Puebla

---

### ***Licencia***

© Tous droits réservés

---

### ***Entradas del índice***

---

***Cronológico*** : XXe siècle

***Geográfico*** : Mexique

***Licence portant sur le document*** : © Tous droits réservés

***ndlr*** :

**Journée d'étude, « Représentations et sensibilités dans les Amériques et la Caraïbe (XVIe-XXIe Siècles). Mémoires singulières et identités sociales », EHESS, jeudi 4 mars 2004, coord. Frédérique Langue (CNRS) et Sandra Pesavento (UFRGS)**

Traduction de l'espagnol : Jean Hennequin